Quelques mots sur la Vie de Jésus de M. Ernest Renan

Augustin Cochin

1863

QUELQUES MOTS SUR LA VIE DE JÉSUS DE M. ERNEST RENAN

I

Il y a près de deux mille ans, huit témoins, choisis parmi des hommes du peuple, simples et sincères, ont écrit les Évangiles et les Épîtres qui contiennent la vie et la doctrine de Jésus. Des milliers de témoins ont raconté cette existence, apparue dans la plénitude des temps historiques, à des millions d'auditeurs, et la tradition s'est transmise, sans interruption, depuis dix-huit cent soixante-trois ans, à partir d'un homme qui se nommait Pierre jusqu'à un homme qui s'appelle Pie IX. Tous ces hommes ont cru que Jésus était Dieu même. Divisés entre eux, catholiques, protestants, Grecs, Européens, Asiatiques, Africains, Américains, tous les chrétiens s'accordent sur ce point suprême ; ils vivent de cette croyance ; plusieurs, à toutes les époques et encore en ce siècle, sont morts pour elle.

Huit ou dix hommes, depuis vingt ans, vivant à deux mille ans des événements, habitant à cinq cents lieues de leur théâtre, dans des régions qui doivent tout à la civilisation chrétienne, ont entrepris d'écrire de nouveau la vie de ce Jésus que nous nommons Notre-Seigneur. Ils affirment, après bien d'autres, mais par des arguments qu'ils disent nouveaux, que Jésus et ses historiens se sont trompés ou bien qu'ils ont trompé. Ils déclarent que Jésus est un mortel, l'un de nous, comme Socrate, Scipion ou

Virgile.

Ces opinions, jusqu'ici demeurées ensevelies dans les nuages de l'érudition germanique, se présentent à la France, sous les auspices d'un savant et habile écrivain, M. Renan.

À la lecture de son livre, annoncé, applaudi, répandu avec une habileté retentissante, le premier mouvement de ceux qui croient, c'est de bondir, se sentant blessés au cœur. Nous ne serions pas sincères si nous demeurions calmes, et ce n'est pas M. Renan qui se plaindra de nos colères ; elles prouvent que le coup est dur et que le point est sensible. Cette maison où vous entrez le chapeau sur la tête, comme dans une auberge, c'est 7
la maison de Dieu ! Ce corps vivant que vous étendez sur une table de marbre, que vous ouvrez comme un cadavre, et dont vous décrivez avec une froide éloquence les fibres et les veines, c'est mon père ! Vous profanez mon Église, vous disséquez mon père, vous tutoyez mon Dieu !

Ah ! ne nous reprochez pas de crier, car vous savez bien que vous nous faites mal ! Votre style ne nous magnétise pas assez pour endormir la douleur.

Sachons cependant imposer silence à cette émotion première, et respectons, même dans ceux qui nous blessent, la liberté sacrée des hommes. Dieu permet à tous de le chercher librement, et la divinité du Sauveur a besoin de preuves comme l'existence du Créateur. Laissons aux petits souverains de la terre l'abri d'une inviolabilité fragile. Trop de colère trahit, d'ailleurs, trop d'épouvante, et l'on n'est pas bien sûr de faire honte aux incrédules en les comparant à Arius, à Luther, deux des hommes qui ont le plus agi sur leurs semblables. Il est même des impies que l'on nommerait Satan, sans leur être désagréable, parce que le malin esprit n'est pas sans crédit ici-bas.

Avant tout, soyons équitables, ne prenons pas nos vivacités pour des réponses, ni même nos douleurs pour des preuves, ne permettons pas que l'émotion nous mène à l'exagération. Je suis loin de blâmer ceux dont le courroux s'enflamme, je comprends les colères de l'amour blessé, je ne 8
serai pas surpris si, parmi les gardiens de la foi, quelqu'un se lève pour infliger un châtiment à cette tentative impie, au nom de la religion, du goût et du sens commun, également outragés. Tel n'est pas mon rôle et

telle n'est pas ma disposition. Ce livre nous blesse, mais il n'est pas écrit, je le crois, avec l'intention de nous blesser. Plus d'un ennemi le trouve trop doux. Pourquoi le nier ? Il offre un mélange inattendu de scandale et d'édification, de tendresse et d'insulte ; c'est un livre de piété qui conclut à ne pas croire ; il peut, selon la disposition du lecteur, servir d'instrument à l'irréligion ou d'aliment à la religion. Que d'autres voient dans cette tranquille audace et dans ce ton doux, un peu câlin, qui convient à notre temps, un artifice consommé et le signe d'un aveuglement devenu irremédiable ; pour moi, je n'ai ni l'intention, ni le droit de prononcer si sévèrement. Sans trop de naïveté, j'aimerais mieux, à bien des pages, juger M. Renan en progrès sur lui-même, et presqu'en train de revenir sur ses pas. À nier ma foi, Voltaire apportait plus d'esprit mais moins de respect, Rousseau plus d'éloquence, mais moins de savoir, Strauss, plus d'érudition, mais moins de réserve. M. Renan a parcouru la Galilée, il a vu Jérusalem, il a gravi le mont Liban, il y fut visité par la mort, qui révèle au cœur tant de clartés. Jésus ressuscité ne lui a pas parlé, mais 9
sur sa tombe sacrée, non loin d'une tombe chérie, il n'a pu se défendre d'un frémissement de respect.

II

J'ai donc ouvert ce livre avec une irritation douloureuse et une secrète frayeur ; je ne craignais pas pour la religion qui en a vu bien d'autres, je pouvais trembler pour ma foi, pour les âmes fragiles et mal armées, comme la mienne. Au moment où je le ferme, la crainte est aisément tombée, l'irritation s'apaise, et il ne me reste que la douleur.

Sans doute, c'est une œuvre dangereuse, comme les innombrables livres contre la foi, pas beaucoup plus que de moins éloquents.

Contre la foi, il n'y a pas, en effet, de petits ennemis ; aucun ne doit être négligé. Nous avons beau dire que l'Église triomphe toujours de ses adversaires ; dans ses victoires, comme dans toutes les victoires, l'armée diminue et on perd du monde. Toutes les attaques ont un complice dans 10
chaque homme, à savoir notre cœur, toujours secrètement incliné et intéressé à ne pas croire afin de ne pas obéir.

Ne négligeons donc pas cette nouvelle attaque, mais ne l'exagérons pas.

Ne prenons pas au sérieux, surtout, les cris de triomphe de quelques écrivains incrédules.

Il faut la naïve confiance des gens de lettres dans le pouvoir des phrases pour attribuer à un livre tant de puissance. Est-ce qu'il y a eu, depuis que le monde est monde, un seul livre qui ait changé les hommes, sans le secours des institutions ? Aux yeux des gens de lettres, ce qui est dit est fait, une parole en France est un acte dans le monde. On croit entendre des architectes prendre leurs plans pour des murailles, et parce qu'ils auraient supprimé Notre-Dame sur la carte de Paris, se figurer déjà que les tours vont tomber dans la Seine. Superbe et risible prétention ! De tous les magasins de librairie de Paris, aidés par tous les journaux impies d'Europe, il ne sort pas un seul livre, y compris celui-ci, qui ait un effet à comparer avec l'effet qui est silencieusement produit tous les ans dans deux maisons, placées l'une en face de l'autre, dans le coin d'une rue de Paris, l'une qui envoie deux cents jeunes gens, les missionnaires, civiliser les païens, l'autre qui envoie deux mille jeunes filles, les sœurs, soulager 11
les malheureux, en les conviant à cette tâche héroïque par cette simple parole : *Jésus est Dieu.*

Ne cessons pas de le redire. Ce livre n'est pas, comme on le prétend pompeusement, le livre du siècle ! Il n'est ni la première, ni la dernière, ni la plus forte tentative contre le christianisme, même contemporain. Devant la divinité de Jésus, la négation est aussi ancienne que l'affirmation. Tous ceux qui lui ont refusé le titre de Dieu lui ont décerné le nom de sage ; la thèse est bien vieille ; M. Renan prend la question et il la laisse au point où elle en était au premier siècle. Ses preuves ne lui appartiennent pas plus que sa conclusion ; il emprunte les premières à la critique allemande du XIX^{e} siècle, la seconde à l'incrédulité savante de tous les temps. Il n'est nouveau que par sa manière et ses aveux.

Il est dangereux cependant par un côté qui lui appartient en propre. Quel est ce danger ?

III 12

Il n'est pas dans la science de l'auteur et dans l'apparition de découvertes inattendues. Si mon opinion n'était pas sans autorité, en pareille

matière, j'affirmerais que les savants, surtout en Allemagne, seront très-désappointés. Le danger n'est pas davantage dans la négation, puisqu'elle est de tous les temps ; il est dans la tranquillité de la négation.

La tranquillité de l'indifférence, la distraction habituelle des choses de l'autre vie, est ce qu'il y a de plus commun au monde. Depuis Voltaire nous connaissons aussi l'incrédulité frivole, la malice impie, l'éclat de rire au pied de l'autel.

Mais les symptômes accoutumés de ce mal douloureux que l'on nomme le doute sont la passion ou la tristesse. L'Église a eu, elle a encore des ennemis ardents, implacables ; il est rare que ces violences soient désintéressées ; souvent, quand le motif s'en va, elles se changent en soumission. Il est surtout des âmes tourmentées, dignes qu'on les aime et qu'on les 13
plaigne, âmes agitées par cette noble inquiétude dont la foi n'affranchit pas entièrement : je n'oublierai de ma vie le récit, presque sublime, de M. Jouffroy, racontant la perte de sa croyance comme s'il eût raconté la mort de sa mère, pleurant ses croyances éteintes comme un homme qui s'asseoit, en sanglotant, sur les ruines de sa maison incendiée, et s'écriant : *J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité*[1] ! 14

1. *Mélanges philosophiques*, édités par M. Damiron. 1842, p. 114. 116. — Qu'on relise ces paroles navrantes ; je n'en connais pas de plus saisissantes dans la langue française :

…. « Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre sombre et nue où longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait, par intervalle, les froids carreaux.

« Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et dissipant, l'une après l'autre, toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles….

…. « L'examen se poursuivait plus obstiné, plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout.

« Ce moment fut affreux, et quand vers le matin je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire. Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie….

« Si, en perdant la foi j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps, la fatigue m'aurait assoupi et ma

Rien, au contraire, rien, dans le livre de M. Renan ne trahit cette émotion ; à renverser sa propre foi, à troubler celle des autres hommes, la main ne lui tremble pas. Quelle colère, si un enfant brisait, sous ses yeux, la Vénus de Milo ? Il est en paix, au contraire, en arrachant Jésus de nos entrailles. Il a parlé quelque part de l'*audace d'un familier*, il y joint le calme d'un critique, et son *dédain transcendant*. Le critique prétend n'être pas un historien, un philosophe, un littérateur ; il est tout cela et mieux que cela, c'est le juge du dernier ressort des affaires humaines. Il en vient à l'impassibilité sans remords du démolisseur, du chirurgien, de l'homme de guerre ! Ces hommes abattent des foyers paisibles et séculaires, ils tranchent des membres, ils ravagent des provinces, puis ils rentrent chez eux, fiers de leur besogne, ils aiment leurs femmes, ils laissent leur enfant jouer avec leurs instruments, ils posent la tête sur leur couche, sans se demander de qui leurs coups ont fait tomber les pleurs. Ainsi fait le critique, et ses conclusions sont tranquilles comme sa conscience. Il propage une incrédulité polie, pas si polie cependant qu'elle ne transforme tous les croyants en imbéciles ou en hypocrites, mais enfin une incrédulité décente, pédante, respectueuse, et sentimentale, qui laisse croire aux jeunes gens qu'ils sont un peu savants, et aux savants qu'ils sont un peu poëtes.

Tout le danger du livre est dans cet art raffiné, dont il importe de mettre à nu les secrets ressorts.

L'écrivain pose la question au cœur même de la foi. Sa hardiesse me choque moins que sa tranquillité. Je ne regrette point d'entendre ainsi déclarer par l'unanimité des incrédules que la grande question du temps, après dix-neuf siècles, après la Révolution française, après l'invention de la vapeur ou de l'électricité, après les progrès de la critique, de la physique et de la politique, c'est encore de savoir si le fils de Marie est Dieu. Et, en même temps, je suis bien aise de voir la polémique ramenée, après tant de divisions et de menus procès, sur un terrain où nous sommes tous d'accord, catholiques de toutes les nuances, chrétiens de toutes les

vie se serait endormie comme tant d'autres, endormie dans le scepticisme.

« Heureusement, il n'en était pas ainsi ; jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution.... J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité ! »

communions, de toutes les langues, de toutes les races et de toutes les latitudes, membres de cette étonnante société des esprits, qui a été fondée au-dessus des frontières, des idiomes, et malgré la guerre, la distance et la mort, par Celui qui est en cause, par Jésus-Christ. 16

Après avoir qualifié l'œuvre, en termes généraux, suivons l'auteur de plus près sur le terrain qu'il a choisi.

IV

Je conçois trois manières de répondre à l'ouvrage de M. Renan :

L'une a de quoi tenter la grande éloquence, et si saint Augustin vivait, si Bossuet était parmi nous, j'entends, comme un torrent qui descend de la montagne, leur voix faire explosion. Ce que Michel-Ange a fait de Moïse, ils le feraient de Jésus. Ils tailleraient dans un marbre colossal le vrai Jésus, rénovateur du monde, pour le présenter à nos adorations, à côté de ce petit Jésus, en cire peinte, modelé par des mains de femme.

La seconde manière appartient à l'érudition ; on pèsera et on soupèsera les textes ; on fera la concordance du livre de M. Renan avec ceux de M. Ewald qu'il copie, et avec les Évangiles, qu'il arrange : on opposera 17
citation à citation ; on portera la lumière dans les obscurités, l'ordre dans les contradictions ; on vérifiera le titre de cet alliage un peu suspect de science et de caprice ; on montrera que le caprice n'a pas de bornes et que la science en a.

Il serait trop dur enfin que, nous autres, simples lecteurs sans autorité, hommes du monde mêlés à la vie des affaires, parce que nous n'avons ni la science, ni l'éloquence, nous fussions privés de défendre notre maître. Le plus petit a le droit de se lever pour venger son bienfaiteur. Il pourra partir ainsi de nos rangs, au premier moment, plus d'une réponse incomplète, violente ou faible, ce qui revient au même, mais ayant toutes cependant la valeur d'un acte de foi opposé à un acte de doute, la supériorité de l'amour sur le dédain. Je parlerai donc, et voici ma méthode :

J'ai lu consciencieusement ce livre ; j'ai noté soigneusement ce qu'il raconte, ce qu'il accorde, et ce qu'il invente, et, malgré la séduction d'un style vraiment supérieur, bien que çà et là déparé par une subtilité bi-

zarre, souvent ému, plus souvent indigné, toujours attaché, j'ai comparé l'art des récits à la simplicité de l'Évangile, la force des aveux à la fragilité des inventions ; j'ai vu se fondre les objections, grandir les preuves, et je serais bien mal inspiré si je ne parvenais pas, après cette lecture attentive, à préserver du venin qu'elle recèle quelques-uns de ceux qui 18
n'auront pas songé plus que moi à se défendre contre son attrait.

V

La *Vie de Jésus* peut se diviser en deux parties : les faits et les résultats, la vie proprement dite et l'œuvre.

La vie est racontée avec beaucoup d'art, et un usage habile, bien qu'un peu affecté, de la couleur locale. Horace Vernet a jeté le burnous sur les épaules d'Abraham et communiqué aux scènes bibliques quelque chose de vivant et de moderne. M. Renan parle, comme dirait madame de Gasparin, le patois de Chanaan ; il a vu les lacs de Judée et contemplé son ciel, il en a senti sous ses pieds le sable brûlant, il a rêvé pendant ses belles nuits : la Galilée est sa province, il en nomme tous les hameaux. C'est l'Évangile en Terre sainte, et l'accord frappant des textes et des lieux[2] a saisi son âme ; nous lui devons quelques paysages pouvant servir heu- 19
reusement à un Évangile illustré.

Toutefois, qu'il ne s'y trompe pas ! Si ce pays n'a pas été à jamais consacré par la visite de Dieu, à quoi bon tant de paysages ? Jésus seul m'attache à Capharnaum et à Nazareth. Si Jésus ne fut qu'un homme, Pierre et André redeviennent des bateliers, je n'ai que faire de leurs filets et de leurs cabanes ; Kerioth et Magdala m'importent peu. Le Sinaï, sans Dieu, n'est qu'une colline indifférente, et à décrire si longuement des vallons sans beauté et des lacs médiocres, on ennuie son lecteur. Pour moi, cette poussière a reçu l'empreinte des pas de Dieu fait homme, ces lieux sont les *lieux saints*, et voilà pourquoi j'admire vos descriptions charmantes.

Mais sur ce fonds tracé de main d'artiste, les faits sont agencés avec un aplomb d'affirmations sans preuves ou de preuves sans solidité qui étonne. L'auteur renvoie, le long des pages, à des textes qui s'étonnent

2. Introduction, p. liii. Rappelons ici la description si saisissante de Jérusalem par M. de Champagny, *Rome et la Judée*, chap. xv.

aussi très-souvent, quand on les interroge, de tout ce qu'on leur fait dire, et il s'appuie sommairement, au début de son Introduction, sur des autorités savantes, parmi lesquelles on est surpris de ne trouver les travaux d'aucun auteur catholique ou protestant, pas même le beau livre de son confrère de l'Institut, M. Wallon[3].

Prenons M. Renan, quoi qu'il en soit, pour guide, et suivons-le, pas à pas, dans cet essai de cinquième Évangile. Je n'écris plus, je copie, et dans ce qui va suivre, dix ou douze mots seulement, sous forme de points d'interrogation, m'appartiennent.

I. — « L'existence de Jésus est certaine.

« Ses historiens sont authentiques[4], ou à peu près.

« Mais il ne naquit pas à Bethléem. Il n'était pas d'une famille noble[5]. Il avait des frères et des sœurs[6]. Son nom était banal et non pas symbolique, comme on le pensa *plus tard*[7].

« Il est douteux qu'il ait bien su l'hébreu ; il n'avait pas de principes d'exégèse particuliers[8] ; il ne savait pas le grec. Il ne sut rien des Esséniens et de Philon, ni de l'Orient. Mais Hillel fut son vrai maître. » (Pourquoi ?) *Parce qu'on peut supposer que ses principes ne lui furent pas inconnus*[9].

« Il fut frappé par la lecture de l'Ancien Testament, et surtout par celle de Daniel, un Juif *exalté* du temps d'Antiochus[10]. 21

« Il ne sut rien de Rome, sauf le nom de César, et détesta son

3. N'oublions pas de rappeler les savants travaux de M. Foisset, le premier qui ait répondu en bon français aux nouveaux germanismes par son *Histoire de Jésus-Christ*, nette, claire et respectueuse ; du P. de Valroger, de l'abbé Glaire et de M. l'abbé Meignan, dont les ouvrages estimés répondent d'avance par la science qui croit et prouve à la science qui nie et imagine.

4. Introduction, p. xxxvii.

5. Matth., i, 1, *Filii David.*

6. Cela a été cent fois réfuté. Voy. Matth., i, 21. 25.

7. Page 21. Pourquoi *plus tard* ? Saint Matthieu dit le contraire.

8. Page 30.

9. Page 35.

10. Page 37.

luxe et son art officiel ; il ne conçut la cour et la société aristocratique que comme un villageois naïf[11]. Il ne sut rien de Lucrèce, l'*admirable* Lucrèce, et du *progrès* qui consiste *dans l'exclusion des dieux et de cette idée que tout se produit dans le monde par des lois où l'intervention personnelle d'êtres supérieurs n'a aucune part.* Il croyait au diable ; il était étranger à toute idée de physique…

« Nous le verrons fouler aux pieds tout ce qui est de l'homme, le sang, l'amour, la patrie[12].

« Jésus n'eut ni dogme, ni système, mais une résolution personnelle fixe[13]. Il se trouva pénétré d'idées qui ne s'enseignaient à aucune école. (Elles venaient donc de lui ? Non)… *elles étaient dans l'air*[14].

« C'est à Cana qu'eurent lieu ses premiers *éclats*[15]. Quelle fut la marche de sa pensée pendant la période obscure de sa vie ? *On l'ignore.* (Il faut donc s'en taire ? Non)… il *n'est pas douteux* que la croissance d'une personnalité aussi puissante n'ait obéi à des lois très-rigoureuses. (Quelle en est la raison ?) Parce que le développement des *produits vivants* est partout le même[16]. 22

« Il n'a jamais dit qu'il soit Dieu, mais il *s'est cru* fils de Dieu, il *s'est senti avec Dieu.* (Comment ?) Comme les femmes, par une perpétuelle attention à elles-mêmes et une extrême susceptibilité personnelle[17]…

« Dans sa morale, il rend nouveaux des aphorismes trouvés depuis longtemps, des maximes empruntées *à ses devanciers*[18].

11. Page 40, 41.
12. Page 43. Je lis à la page 51 : « Il ne pensa qu'à son œuvre, à sa race, à l'humanité. »
13. Page 46.
14. Page 55.
15. Page 72.
16. Page 73.
17. Page 76.
18. Page 84. Je lis à la page 35 qu'il ne les connaissait pas, sauf Hillel *peut-être.*

« Seul, il dit la chose d'une manière efficace[19] ; mais après il la compromettra ; pourquoi ? parce que *toute idée pour réussir a besoin de faire des sacrifices* ; on ne sort jamais immaculé de la vie[20]….

II. — « Il y avait alors un homme bizarre, nommé Jean. On a dit qu'il était parent de Jésus (Luc, I), mais c'est légendaire. (Pourquoi ?)

« Il eût dû être jaloux, mais il reconnut dans Jésus un esprit *analogue au sien*[21], et ces relations furent le point de départ de *tout un système*… Jésus ne développa son génie devant Jean que *timidement*[22]. 23

Jésus d'ailleurs, à toutes les époques, *céda beaucoup à l'opinion*[23]. Ainsi, pour le baptême, il *se crut obligé, pour gagner la foule*, d'employer les moyens extérieurs qui avaient valu à Jean des succès, Jean dont il était le *confrère affidé*.

« L'influence de Jean fut un arrêt dans son développement. (Pourquoi ?) *Tout porte à le croire*[24].

« Il ne sera plus seulement un délicieux moraliste, ce sera un révolutionnaire transcendant, qui essaye de renouveler le monde[25]. Il *se croit* tout-puissant[26]. Méprisant la terre, convaincu que le monde présent ne mérite pas qu'on s'en soucie… (Alors pourquoi donner sa vie pour le réformer ?) il fonde la grande doctrine du *dédain transcendant*[27].

19. Page 80.

20. Page 91.

21. Jésus n'avait aucune montre d'austérité, il ne fuyait pas la joie, il parcourait la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle, 189. — Le triste Jean s'exténuait, 194.— Grand homme, *fort différent de lui*, 115.

22. Page 107.

23. *Ibid.* Notre respect de l'opinion d'autrui ne saurait être le fait de pareilles âmes, 76.

24. Page 115.

25. Page 116.

26. Page 119.

27. *Ibid.* « Ce que vous aurez fait aux plus petits de ceux-ci, vous l'aurez fait à moi-

« Il n'aurait pas réussi par sa morale seule, sans une part d'utopie, car le monde veut à la fois durer et changer. Mais il a fondé la liberté des âmes, bien qu'il ne soit pas spiritualiste, et qu'il n'ait pas la *moindre notion d'une âme séparée du corps*[28].

« Pour fonder tout cela, il s'adresse aux pauvres, aux femmes, aux humbles. Il prend le nom de *fils de l'homme*, et *se laisse* 24
donner celui de fils de David, *avec quelque embarras, mais avec plaisir*[29].

« Il fait de Capharnahum son centre[30].

« Il prend pour disciples quelques hommes et quelques femmes. Pierre était une espèce de Joinville près de saint Louis. Jean avait beaucoup de charme, mais il a imprimé au christianisme naissant *un détour vigoureux*, il a écrit un Évangile *bizarre*, et il laisse parfois soupçonner sa *parfaite bonne foi*[31]. (Pourquoi ? Pure assertion.)

« Pierre reçut une certaine primauté sur les autres disciples[32]. Pour les retenir, Jésus usait d'artifices innocents, il feignait de savoir,… il dissimulait, etc.[33].

« Voyant que les riches répugnaient à le suivre, il se fit de plus en plus révolutionnaire ; il condamne les riches et annonce l'avénement des pauvres. Il exaspère les hypocrites par de *fines* réponses[34].

« Il se fait louer par des femmes et des enfants. Heureux qui a

même. » — Est-ce là du dédain ?

28. Page 128.
29. Page 132.
30. Page 140. Je voudrais reproduire ici l'agréable description du lac de Génésareth.
31. Page 157.
32. Page 158.
33. Page 162.
34. Page 186. L'auteur en donne cet exemple : « Le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu. » Est-ce là de la *finesse* ?

pu partager cette *illusion sans pareille*[35] ! Dès lors il *n'hésite plus guère* sur son rôle de Messie. Il invoque l'autorité de Jean, qui paraît avoir douté de la sienne[36], mais qui meurt à temps pour sortir de ses perplexités, et occuper une *position unique* dans le *Panthéon* religieux de l'humanité[37].

« Jésus allait chaque année à Jérusalem ; il s'y déplaisait : la vulgarité irréligieuse blessait son sentiment religieux, parfois porté *jusqu'au scrupule*[38]. Il y puise la conviction qu'il faut abolir l'ancienne loi[39].

III. — « Là commence sa légende, qui est le fruit d'une grande *conspiration toute spontanée*, qui s'élabore autour de lui[40]. Mais il n'a jamais songé à se faire passer pour Dieu[41]. Cependant, son *idéalisme transcendant* ne lui permit jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre personnalité. Il est son père, son père est lui.

« Il n'y a pas pour lui de surnaturel, parce qu'il n'y a pas de nature[42]. L'enthousiasme couvrait toutes ces hardiesses… Pour nous, la conviction signifie sincérité avec soi-même. Mais l'histoire est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité *plusieurs mesures*[43]. De là les miracles, et quelques traits sentant *la jonglerie*. (Comment s'y est-il pris ?) Le contact d'une personne exquise vaut les ressources de la pharmacie[44]. L'exorcisme a consisté à en imposer à des gens qui étaient fous. Il ne fit tout cela que malgré lui… (Encore une fois, comment s'y prit-il ?)

35. Page 194.
36. Page 196.
37. Page 203.
38. Page 214.
39. Page 222.
40. Page 240.
41. Pages 242, 244.
42. Page 246.
43. Pages 253, 257.
44. Page 260.

« Il annonce le jugement dernier comme imminent. Mais, en acceptant les utopies de son temps, il en fit de hautes vérités, *grâce à de féconds malentendus*[45]. Qui sait d'ailleurs si le dernier terme du progrès, dans des millions d'années, n'amènera pas *la conscience absolue de l'univers*, et *dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu*[46] ?

« Il fonde l'Église, mais d'une manière vague. Il semble bien instituer l'Eucharistie, toutefois cette *anecdote* n'est pas sûre[47]. Il s'est servi de termes *extrêmement énergiques*, qui furent pris *plus tard* avec une *littéralité effrénée*. Il a dit : « Ceci est mon corps. » Mais il *n'eut jamais une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité*[48].

« Il condamne la propriété, le mariage. Il prêche hardiment la guerre à la nature, la totale rupture avec le sang. Car il ne fit jamais aucune concession à la nécessité[49]. Ce n'est plus le fin et joyeux moraliste des premiers jours, il devient un *géant sombre*, de plus en plus hors de l'humanité[50].

« Or, pour obtenir moins de l'humanité, il faut lui demander plus, et l'immense progrès moral dû à l'Évangile vient de ses exagérations. 27

« Jésus conçut peut-être le dessein de se faire tuer[51]. Parfois on eût dit que sa raison se troublait, il avait de la mauvaise humeur, et commettait des actes *absurdes*[52].

« Il était temps que l'amour vint dénouer *une situation tendue à l'excès*[53].

45. Page 284.
46. Page 288.
47. Page 301.
48. Pages 301, 404.
49. Page 309. Cependant, nous avons vu, p. 107, qu'il céda toujours beaucoup à l'opinion.
50. Page 312.
51. Page 316.
52. Page 319.
53. Page 320.

« Sa vie vagabonde lui pesait, il en venait à l'amertume et au reproche ; la passion, *qui était au fond de son caractère*, l'entraînait aux plus vives invectives [54]. Il pose les germes du fanatisme [55]. Il provoque une opposition formidable, qui éclate lorsqu'il se rend à Jérusalem, qui lui déplaisait, parce que, n'ayant nulle idée du monde, il lui échappait sans cesse des naïvetés [56], et il était inférieur dans les disputes [57]. Ses ennemis se livrent à des machinations. Il se retire à Béthanie, *où se passe un fait singulier*. Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus. Il *subissait* les miracles que l'opinion exigeait de lui. Il se passa donc à Béthanie *quelque chose qui fut regardé comme une résurrection* [58]. Lazare et ses deux sœurs aidèrent le miracle à s'exécuter [59]. Ce qui entraîna la mort 28
de Jésus… »

Suit un récit de la Passion qui serait beau, si l'Évangile n'existait pas.

Notons-en quelques traits fâcheux.

« Jésus monta au jardin des Oliviers, où il se prit peut-être à douter de son œuvre [60].

« À sa mort, Jésus se retrouve tout entier.

« Il est trahi par Judas, trop accusé, et chez lequel l'administrateur aura tué l'apôtre [61].

« Il subit son procès, il meurt. Sa mort est sublime ; il est mis

54. Matth., x, 14-15 ; nullement, car ce texte renvoie la punition *in die judicii*. Voyez aussi *ibid.*, 42.

55. Page 325.

56. Page 326.

57. Page 338.

58. Page 360.

59. Page 362. Il faut lire dans l'Évangile, puis relire dans M. Renan cet épisode défiguré, amoindri, arrangé, avec une peine extrême, de manière à changer un miracle en un mensonge, et à faire croire que Lazare se serait laissé enterrer vivant !

60. Page 378. « Se rappela-t-il les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer ? » — Ce trait, en cette place, est risible et odieux.

61. Page 383.

au tombeau.

> « La vie de Jésus, pour l'historien, finit avec son dernier soupir. Mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples que, durant des semaines entières, il fut pour eux vivant et consolateur. La forte imagination de Madeleine joua, dans cette circonstance, un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour ! Moments sacrés où la *passion d'une hallucinée* donne au monde un Dieu ressuscité [62] !… »

VI

Voilà la vie de Jésus, dépouillée, j'en conviens, de détails exquis et d'un beau langage, mais suivie pas à pas, en citant textuellement les phrases où de nouvelles assertions se mêlent au récit bien connu des quatre évangélistes, pour le transformer et lui imprimer, selon le mot appliqué à saint Jean, *un détour vigoureux*.

Comme on le voit, la vie de Jésus serait un drame en trois actes, que l'on pourrait nommer la pastorale, la jonglerie, la tragédie. D'abord, il répète ses devanciers ; c'est un sermonneur naïf, un instituteur de village, ou mieux un roi d'Yvetot qui met toute la Galilée en liesse ; — puis, sous l'inspiration du fanatique Jean, il invente, il devient poëte, tribun populaire, un peu sorcier ; enfin, sous la pression de la multitude et pour la séduire, il s'exalte, et passe à l'état d'halluciné et de sectaire. Il était temps qu'il mourût. Sa mort fut sublime. Il ne ressuscita que dans l'imagination maladive d'une femme nerveuse.

Il était nécessaire de présenter ce résumé de la *Vie de Jésus*, racontée par M. Renan, afin de montrer par quels procédés, par quelle gradation presque imperceptible de nuances, et, si l'on me permet ce mot familier, par quelle quantité de petits coups de pouce, l'habile écrivain parvient à métamorphoser la grande physionomie traditionnelle de Jésus. Elle est, dans les quatre Évangiles, celle de l'Homme-Dieu. Elle se réduit ici à celle d'un homme encore grand, mais fort imparfait. C'est ainsi que M. Renan la voit réellement, je ne le mets pas en doute ; ce n'est pas ainsi que saint Pierre et saint Jean l'ont vue, et après eux le genre humain. Je

62. Page 434.

connais des peintres malheureux, qui ne savent pas reproduire le beau ; je n'accuse pas leur volonté, je plains leur âme ; entre leurs mains, le plus noble modèle se transforme en une créature vulgaire, parce qu'ils ajoutent à faux une ombre, un trait, une ride, un pli, qui changent tout. Ainsi en est-il d'un mot, d'un peut-être, d'un doute, d'un point de trop, semés çà et là, et presque inaperçus, dans le récit de M. Renan. À mesure qu'il écrit, le Christ descend doucement et sans secousse de la croix, de l'autel et du ciel ; il se rapetisse, il se défigure, le beau devient joli, le grand se fait petit ; en un mot, le Dieu tombe, le héros même s'évanouit, l'homme reste, et nous coudoyons un Jésus dont nous n'aurons que faire dans les moments difficiles de la vie, mais sans doute agréable, en ce 31
temps de molles pensées, à ces âmes sensibles qui prodiguent aux œuvres de l'art le nom de *divines*, et le refusent aux œuvres de Dieu.

À tous ces récits président des règles de critique historique et philosophique qu'il importe de définir.

Cela importe à deux points de vue ; ces règles sont la clef de ce livre, et aussi la clef du système et de la doctrine tout entière de M. Renan. Jusqu'ici, dans des ouvrages agréablement mystérieux, où le savoir, le style, la nouveauté s'agençaient et se soutenaient, il s'est, en quelque sorte, prophétisé lui-même ; il annonçait toujours, il promettait sans cesse un trésor ; il soulevait le voile d'une main discrète, et l'esprit humain, facilement épris des religions qui ont des mystères et n'ont pas de commandements, l'esprit humain, qui aime autant la poésie qu'il aime peu la morale, s'est complu dans ces nuées aux mille couleurs qui semblaient l'aurore d'un astre nouveau. Cette fois, il faut préciser et livrer son secret. On s'attaque à Jésus, si net sur les grands problèmes ; il faut être net à son tour. M. Talleyrand disait au chef des Théophilanthropes : « Puisque vous fondez une foi nouvelle, il convient de dépasser le précédent fondateur ; mourez sur la croix et ressuscitez, c'est le moins à faire pour qu'on quitte en votre faveur Jésus, qui a fait cela. » Sans aller si loin, nous avons droit d'exiger de M. Renan sur Dieu, le mal, et la vie future, rien que cela, 32
des affirmations solides à la place de ces conjectures colorées, qui ont la fluidité, la transparence et l'incompressibilité des ondes.

Quelle est, dites-nous, quelle est votre méthode, quelle est votre doctrine ? Nous allons le voir un peu plus loin.

Je laisse à de plus savants le soin de relever d'assez nombreuses contradictions de textes, et l'abus fréquent de renvois à des citations que l'on ne reproduit pas, qui sont souvent insignifiantes, quelquefois inutilement surabondantes, quelquefois forcées. Je ne puis m'empêcher, cependant, de relever quelques textes, détournés selon moi de leur sens avec trop de sans-façon. On n'a pas le droit de manier ainsi les textes d'Homère, et, à plus forte raison, des textes sacrés qui importent à tous les hommes, et que l'on peut nommer les phrases d'un testament dont nous sommes tous les héritiers. J'indiquerai quatre exemples :

1° — Loin que Jean-Baptiste *ait abdiqué devant Jésus*, Jésus, pendant tout le temps qu'il passa près de lui, le *reconnut pour supérieur*, dit M. Renan[63].

Or, saint Matthieu, iii, 11 ; saint Marc, i, 7 ; saint Luc, iii, 16 ; saint Jean, i, 27, disent, tous les quatre, le contraire. 33

2° — *Jésus n'a pas la moindre notion d'une âme séparée d'un corps*[64], dit M. Renan.

Saint Matthieu, x, 28. Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, dit Jésus.

Saint Luc, xii, 20… Sot ! cette nuit, on te demandera ton âme ; que feras-tu de tes biens ?

3° — *Jésus n'a jamais dit qu'il fût Dieu.*

Saint Luc, xxii, 66. Les Juifs lui disaient : Si tu es le Christ, dis-nous-le nettement[65].

30. Jésus leur répondit : Moi et le Père, nous ne sommes qu'un.

33… Croyez que le Père est en moi, et moi dans le Père.

4° — Ceci est moins grave. M. Renan raconte qu'après la mise au tombeau, on roula la pierre à la porte, pierre très-difficile à manier, *mais on se promit de revenir* pour donner à Jésus une sépulture *plus complète*, et

63. Page 107.
64. Page 128.
65. Et ailleurs : *Cum tu homo sis, facis te ipsum Deum*, tu es homme et tu te fais Dieu.

le lendemain étant un sabbat solennel, *le travail fut remis* au surlendemain. La pierre fut-elle scellée fortement ? Cela importe à l'histoire de la résurrection, qui commencera l'histoire des apôtres, objet d'un second volume. Le doute est habilement laissé sur ce détail. Pourquoi, puisque saint Matthieu dit positivement : *Munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus ?* Les princes des prêtres, pour s'assurer du sépulcre, *scellèrent la pierre*, et y mirent des gardes (xxvii, 66). 34

Je relèverai encore (comment, en effet, n'en être pas choqué ?) cette incroyable affirmation :

> « Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire premièrement, d'y avoir cru ; sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine : en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue ; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère[66]. »

Ainsi Lamennais, après sa chute, m'instruira mieux que Bossuet ! J'ai lu, dans les *Mémoires* de Le Dieu, je crois, que Bossuet, une nuit, fut mandé auprès du lit de mort d'un célèbre incrédule. Celui-ci fit éloigner ses proches, resta seul avec l'évêque et son secrétaire, dans sa chambre à peine éclairée, et rassemblant toutes ses forces : « Monsieur, dit-il à Bossuet, ce n'est pas l'évêque que j'ai appelé, c'est l'honnête homme. Vous voyez dans quel état je suis, je vais mourir, votre réponse sera ensevelie avec moi. Parlez-moi donc franchement. Je vous adjure de me dire ce que vous pensez de la religion ? — Monsieur, *qu'elle est certaine et que je n'en ai jamais douté !* » 35

répondit Bossuet, debout et la main levée devant ce moribond. Sentez-vous, à ce solennel témoignage, tout le poids de la foi d'un Bossuet s'ajouter à votre foi ? Eh bien ! non, je ne dois pas le croire ; il est suspect, précisément parce qu'il est sincère, et c'est l'incrédule qu'il convient d'interroger !

Ceci est vraiment trop fort. Si le croyant veut prouver sa foi, est-ce que l'incroyant ne s'efforce pas de donner les raisons de son doute ? Mais

66. Introduction, p. lxviii.

l'un offre sa vie à l'appui de sa foi, et ce motif de crédibilité a son prix. Autant il aurait valu que M. Renan nous dît sans détour : Je suis le seul dans les conditions convenables pour écrire cette histoire ; il n'y a qu'un Évangéliste, et c'est moi !

VII

Allons plus loin, et tâchons de mettre en pleine lumière les règles de critique historique ou philosophique, qui servent de fondation souterraine à toute cette construction si savamment échafaudée. 36

Elles peuvent être formulées ainsi qu'il suit :

— Ce qui est obscur peut être deviné, et on doit *réussir à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique*[67].

— Ce qui est miraculeux *n'est pas impossible, mais ne s'est jamais vu.* Donc on peut le nier et le supprimer. *Cela est évident*[68].

— Le vrai grand homme vit au sein de Dieu par une communication de tous les instants ; il ne s'en distingue pas[69] ; il n'est pas déiste. Pour lui, d'ailleurs, c'est un progrès d'*exclure cette idée que tout se produit dans le monde par des lois ou l'intervention personnelle d'êtres supérieurs*[70], et le *dernier terme du progrès* amènera, *peut-être dans des millions d'années*, la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience *le réveil de tout ce qui a vécu*[71].

— Ce qui est singulier, un peu mensonger, ce qui touche à la *jonglerie*[72] peut être excusé par la politique, qui admet, pour la sincérité, *plusieurs mesures*[73]. 37

Appelons les choses par leur nom. Ces règles étranges se définissent ainsi :

67. *Ibid.*, p. lv.
68. Introduction, pp. l, li.
69. Pages 74, 77, 244.
70. Page 40.
71. Page 288.
72. Page 259.
73. Page 253.

— La négation du surnaturel, et par conséquent de la Providence, pour système religieux.

— La liberté de la conjecture, en histoire.

— La duplicité, permise en politique.

— En philosophie, un panthéisme vague.

La discussion de chacun de ces quatre points comporterait un volume.

I. Toute religion admet la toute-puissance, la liberté, la bonté de Dieu, et par conséquent la possibilité du miracle. Erreurs, dites-vous, *aux yeux du physicien et du chimiste*[74]. Le physicien et le chimiste savent bien que tous les jours la science remonte à des causes de plus en plus simples et de plus en plus hautes, que les lois sont des hypothèses provisoires que d'autres découvertes peuvent remplacer, et qu'à chaque pas en avant on découvre, dans l'auteur de toutes choses, plus de puissance, plus de liberté, plus de bonté. Le physicien et le chimiste vous crient donc : Soyons modestes, et n'emprisonnons pas Dieu dans nos étroites connaissances. M. Renan, il est vrai, reconnaît que le miracle est possible ; mais il affirme qu'il ne s'est jamais vu. Or les quatre évangélistes affirment le contraire. 38
Comment se décider ?

Les chrétiens raisonnent ainsi : Les miracles sont impossibles à l'homme ; or Jésus-Christ a fait des miracles, donc Jésus-Christ n'est pas un homme.

Si je ne me trompe, ce raisonnement est irréfragable, si le témoignage sur lequel il s'appuie est vrai ; or ce témoignage repose sur une tradition constante, la vue personnelle des narrateurs, la constatation, en pleine rue, de faits aussi gros que ceux-ci : un homme était aveugle, et il voit ; un homme était déjà en putréfaction, et il revit ; un homme est mort, enterré, il ressuscite. Rien n'est plus difficile à croire, et par conséquent, rien n'est plus difficile à nier, quand le fait est vu, constaté, affirmé jusqu'à la mort.

M. Renan raisonne ainsi : Aucun miracle n'a été fait par un homme, or Jésus-Christ n'est qu'un homme ; donc, les miracles ne sont pas vrais.

Ce second raisonnement résout la question par la question : c'est une

74. Page 42.

pétition de principes ; il déchire la moitié des Évangiles, il ébranle toute la certitude historique, en même temps que toute saine logique. C'est faire d'une négation sans preuve l'argument d'une autre négation. 39

II. Il est vrai, l'auteur admet, en matière d'histoire, la liberté de la conjecture et en matière politique, la liberté de la supercherie.

Je le demande, en vérité ! si nous trouvions ces règles au début de l'un des Évangiles, est-ce que nous ne le jetterions pas au feu ? Si saint Luc ou saint Marc avait voulu nous faire entendre que Jésus n'était qu'un politique, ou qu'il était un halluciné, de bonne foi, est-ce que le monde aurait cru à l'Évangile ? Et s'il n'y avait pas cru, où en serions-nous ?

La liberté de la conjecture, dans saint Luc, ôterait à son récit toute valeur historique, et la théorie de la supercherie légitime, dans saint Marc, enlèverait à son œuvre toute valeur morale. Or, ces deux règles, l'auteur de la *Vie de Jésus* les formule, les accepte et les justifie !

Ne soyons pas plus sévères qu'il ne convient. L'à peu près, la demi-vérité, l'ombre se tolèrent, se conçoivent quelquefois, dans l'art, dans la politique, dans la littérature, en toutes les applications imparfaites de l'esprit humain, en toutes choses, excepté une seule, la religion. Concevez-vous une religion ainsi définie : une erreur établie sur un mensonge ? concevez-vous une morale fondée par des moyens que la morale désapprouve ? Non, quand il s'agit de Dieu, du devoir, du ciel, il nous faut la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et ce que j'appellerai une sincé- 40
rité *absolument absolue*.

M. Renan conviendra que cette théorie du *haut mensonge* dans les grands rôles est inquiétante de la part d'un écrivain qui a un grand rôle. Comment veut-il être cru ? Disons de suite, pour l'honneur de la politique, que cette théorie n'est pas admise par les vrais politiques. Je relisais dernièrement la belle notice consacrée par lord Macaulay au fondateur de la puissance anglaise dans l'Inde, lord Robert Clive. L'illustre historien se trouve précisément en face de la fourberie de son héros au milieu d'un peuple oriental, et il rencontre un autre narrateur, sir J. Malcolm, qui amnistie Clive d'avoir manqué à la sincérité par des motifs que l'écrivain français semble lui avoir empruntés :

« La sincérité avec soi-même, dit M. Renan (p. 253), n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux…. La vérité matérielle a très-peu de prix pour l'Oriental…. On ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées…. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce que les héros firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères. »

D'après Malcolm, lord Clive savait que « chez les natifs de l'Inde, la moralité n'était nullement la même qu'en Angleterre…. L'énorme différence entre la moralité asiatique et la moralité européenne le préoccupait 41
constamment. Il s'imagina qu'il ne pourrait lutter contre ses adversaires s'il obéissait à des lois dont ils étaient eux-mêmes affranchis…. » C'est la même théorie ; on croirait entendre M. Renan.

« Nous n'avons vraiment pas besoin, s'écrie Macaulay, de nous appuyer sur les principes rigides de la morale pour contredire cette opinion ; car, même en considérant la question sous le rapport de l'utilité dans l'acception la plus vulgaire du mot, et en raisonnant comme Machiavel aurait pu le faire dans ses conférences avec Borgia, nous trouvons que Clive a suivi une détestable voie et qu'il a commis non simplement un crime, mais une faute…. La valeur et l'intelligence anglaises ont moins fait pour étendre et conserver notre empire oriental que la bonne foi anglaise. L'arme efficace contre la fausseté, c'est la vérité[75]. »

Voici comment un politique anglais juge un autre politique anglais, ancien commis, improvisé soldat, étendant un empire, au nom d'une compagnie de commerce très-peu scrupuleuse, sur les bords du Gange, et vous voudriez que nous fussions moins exigeants envers le fondateur de la loi morale du monde ! 42

III. Si ce fondateur nous apporte une religion, vous voulez que nous nous contentions d'un Dieu qui ne se distingue pas de l'homme et du monde, spectateur impassible de nos maux et d'une vie future qui sera *peut-être*, après des millions d'année de sommeil, ce que vous appelez *un réveil dans une conscience*, en ajoutant ces mots singuliers : « Un sommeil d'un million d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure ? »

Mais ce Dieu vague, cette fatalité glacée, ce ciel vide, cette âme indis-

75. Macaulay, édition Didot, 1860, p. 42, 47.

tincte, cette destinée ténébreuse, voilà précisément ce que le genre humain déteste, voilà ce qu'il fuit ! Il s'agite, il se tourmente jusqu'à ce qu'il ait trouvé un Dieu vivant, un témoin qui regarde le méchant, un ami qui relève le souffrant, un juge qui régit le monde. Vous nous offrez ce dont nous avons horreur et, laissez-moi l'ajouter, ce qui ne vous suffit pas à vous-même !

Car il est une page dans ce livre, une seule, une page intime, que j'aimerais à lire en silence, à ne pas toucher par respect pour la douleur, page précieuse, où je saisis une bienheureuse contradiction de l'auteur avec lui-même. Il dédie son livre à l'*âme pure* de sa sœur, morte à Byblos, et il lui dit avec une délicate et sincère émotion : *Te souviens-tu du sein de Dieu où tu reposes ? Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces* 43
vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer ! Ah ! vous croyez donc à l'âme, vous croyez donc à Dieu ? vous croyez donc, qu'après la mort, l'âme, quand elle est pure, repose au sein de Dieu ? vous croyez donc que l'âme des morts parle à l'âme des vivants qu'ils aimaient ? vous parlez à votre sœur, vous croyez donc qu'elle vous entend ? Ne me dites pas, non, je ne veux pas le croire, que c'est de la rhétorique sur un tombeau. Vous croyez tout cela. Pourquoi donc envelopper sous tant de replis cette foi dans le reste du livre ? pourquoi, si vous priez votre sœur, ne comprenez-vous pas que les chrétiens prient Marie, et si votre sœur vous révèle des vérités, pourquoi prétendre que Jésus ne nous entend pas ?

Ainsi, une fois dans ce livre, le surnaturel déborde, l'auteur plie le genou, puis il se relève, l'homme a muré son cœur, le critique reprend sa loupe et son tranchant, et il reparaît avec le procédé et la doctrine que nous avons essayé de définir. L'hypothèse, voici sa méthode ; le doute, voilà sa conclusion. C'est assez pour les humains !

Quelle route, et pour arriver à quel terme ! Pauvre humanité, tu as faim et soif d'une croyance, tu veux un flambeau dans ta nuit sombre, tu cherches un Dieu, un pardon, un bonheur : c'est pourquoi, ouvrant l'Évangile, tu colles tes lèvres sur ces paroles solides : « Ce que nous 44
avons *vu*, ce que nous avons *entendu*, ce que nous avons *touché*, nous l'annonçons. » Efface désormais ces mots ; on t'offre un Évangile qui porte à sa première page : *peut-être*, et encore à la dernière page :

peut-être !

Je ne sais ce qu'en diront les autres hommes ; pour moi, mon choix est fait ; et je préfère la source où mes pères se sont abreuvés à ces fruits charmants qui, selon la forte expression populaire, *trompent la soif* et ne l'apaisent pas. Je plains et je n'envie point ceux qui se contentent de si peu. Le doute éloquent ne pacifie pas mon âme. Je dois à Jésus-Christ la foi nette à un Dieu personnel et vivant, à une Providence maternelle et de tous les instants, à un ciel, au jugement dernier, à une réunion future de tous ceux qui se sont aimés en Dieu. Je crois cela. Quelle joie ! quelle paix ! quelle clarté ! quelle vigueur !

Combien j'aime à répéter ici avec saint Augustin :

> « O Dieu de vérité, ce n'est point par de hautes sciences qu'on parvient à vous plaire. Malheureux celui qui croit connaître quelque chose, et qui ne vous connaît point ! bienheureux celui qui vous connaît, alors même qu'il ignore tout le reste ! Parmi ceux qui ont votre science, ô mon Dieu, il en est qui savent ces choses qu'inventa la sagesse humaine, mais ils n'en sont pas plus heureux : ce qui fait leur bonheur, c'est de vous connaître et de vous aimer ; aussi ne cessent-ils de vous exprimer leur reconnaissance par d'humbles actions de grâces, mêlées à la crainte incessante qu'un vain orgueil ne vienne les égarer[76]. »

VIII

Mais il est temps de montrer ce que M. Renan reconnaît à son tour comme la dette du genre humain envers Jésus-Christ. Il lui rend justice, et lui fait, en termes souvent magnifiques, une part incomparable. S'il m'accusait d'avoir, dans le récit de la vie, affaibli les textes en les rassemblant par extraits, en retour il conviendra que j'ai pris ici plaisir à fortifier par le rapprochement les textes qui louent et glorifient le divin Maître.

76. *Confessions.*

Écoutez cet éloquent début :

> « L'événement capital de l'histoire du monde est la révolution par laquelle les plus nobles portions de l'humanité ont passé des anciennes religions, comprises sous le nom vague de paganisme, à une religion fondée sur l'unité divine, la trinité, l'incarnation du Fils de Dieu. Cette conversion a eu besoin de près de mille ans pour se faire. La religion nouvelle avait mis en elle-même au moins trois cents ans à se former. Mais l'origine de la révolution dont il s'agit est un fait qui eut lieu sous les règnes d'Auguste et de Tibère. Alors vécut une personne supérieure qui, par son initiative hardie et par l'amour qu'elle sut inspirer, créa l'objet et posa le point de départ de la foi future de l'humanité[77]. » 46

Réunissons un à un les traits épars de cette noble image :

> « Jésus est l'honneur commun de ce qui porte un cœur d'homme…
>
> « L'histoire entière est incompréhensible sans lui[78].
>
> « Il est l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu, et cela avec justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne peut et probablement ne pourra jamais être comparé[79].
>
> « Sa résolution, ayant dépassé en intensité toute autre volonté créée, dirige encore à l'heure qu'il est les destinées de l'humanité[80]. 47
>
> « Le Dieu de Jésus n'est pas ce maître fatal qui nous tue quand il lui plaît, nous damne quand il lui plaît, nous sauve quand il lui plaît. Le Dieu de Jésus est notre père. On l'entend en écoutant ce souffle léger qui crie en nous : « Père… »

77. Page 1, 2, chap. i.
78. Introduction, p. lix.
79. Page 18.
80. Page 46.

Là est son grand acte d'originalité ; en cela il n'est nullement de sa race [81].

« Le paradis eût été transporté sur la terre, si les idées du jeune maître n'eussent dépassé de beaucoup ce niveau de médiocre bonté au delà duquel on n'a pu jusqu'ici élever l'espèce humaine [82].

« La morale évangélique est la plus haute création qui soit sortie de la conscience humaine, le plus beau code de la vie parfaite qu'aucun moraliste ait tracé [83].

« Une idée absolument neuve, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, a fait par lui son entrée dans le monde [84].

« Dans la morale comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout… La palme est à celui qui a été puissant en paroles et en œuvres, qui a senti le bien, et, au prix de son sang, l'a fait triompher. Jésus, à ce double point de vue, est sans égal ; sa gloire reste entière et sera toujours renouvelée [85].

« Ce que Jésus a fondé, ce qui restera éternellement de lui, c'est la doctrine de la liberté des âmes. Qu'importe au chré- 48
tien le maître passager de cette terre qui n'est pas sa patrie ? La liberté pour lui, c'est la vérité. Par ce mot : « Rendez à César, etc., » il a créé quelque chose d'étranger à la politique, un refuge pour les âmes, au milieu de l'empire de la force brutale [86]. Le pouvoir de l'État a été borné aux choses de la terre. Mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme ! mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civi-

81. Pages 77, 78.
82. Page 81.
83. Page 84.
84. Page 90.
85. Page 93.
86. Page 122.

lisation[87] ! Le domaine des choses de l'esprit cesse de s'appeler « un pouvoir » pour s'appeler « une liberté[88]. »

« Grâce à Jésus, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes ou humiliants devoirs, a eu son échappée sur un coin du ciel[89].

« Avoir fait de la pauvreté un objet d'amour et de désir, avoir élevé le mendiant sur l'autel et sanctifié l'habit de l'homme du peuple, est un coup de maître dont l'économie politique peut n'être pas fort touchée, mais devant lequel le vrai moraliste ne peut rester indifférent. L'humanité, pour porter son fardeau, a besoin de croire qu'elle n'est pas complètement payée par son salaire. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre est de lui répéter souvent qu'elle ne vit pas seulement de pain.

« … L'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le père en esprit et en vérité… Le jour où Jésus prononça cette parole, il fut vraiment fils de Dieu. Il dit pour la première fois le mot sur lequel reposa l'édifice de la religion éternelle. Il faudra le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées jusqu'à la fin des temps. Non-seulement sa religion, ce jour-là, fut la bonne religion de l'humanité, ce fut la religion absolue ; et si d'autres planètes ont des habitants doués de raison et de moralité, leur religion ne peut être différente de celle que Jésus a proclamée près du puits de Jacob[90]. 49

« Jamais tant de joie ne souleva la poitrine de l'homme. Un moment dans cet effort, le plus vigoureux qu'elle ait fait pour s'élever au-dessus de sa planète, l'humanité oublia le poids de plomb qui l'attache à la terre et les tristesses de la

87. Page 348.
88. Page 440.
89. Page 177.
90. Page 184.

vie d'ici-bas [91].

« L'orgueil du sang lui paraît l'ennemi capital. Il n'est plus Juif, il appelle tous les hommes à un culte fondé sur leur seule qualité d'enfants de Dieu. Il proclame les droits de l'homme, non les droits du Juif ; la religion de l'homme, non la religion du Juif ; la délivrance de l'homme, non la délivrance du Juif. La religion de l'humanité, établie non sur le sang, mais sur le cœur, est fondée. Moïse est dépassé, le temple est condamné [92].

« Il dit pour la première fois le mot sur lequel reposera l'édifice de la religion éternelle.

« Chacun de nous lui doit ce qu'il y a de meilleur en lui [93]. Il est plus que le réformateur d'une religion vieillie, il est le créateur de la religion éternelle de l'humanité [94] ; le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler [95] :

« Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur… Pour des milliers d'années le monde va relever de toi ! Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. Mille fois plus vivant, plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements [96].

« Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus [97]. »

91. Page 194.
92. Page 234.
93. Page 283.
94. Page 332.
95. Page 379.
96. Page 426.
97. Page 459.

Ces paroles sont belles ; on est heureux de savoir si bien dire. Elles me touchent, et pourtant elles me font un peu sourire. Les incrédules nous inventent Jésus-Christ. Ils croient nous apprendre que ses adorables paroles consolent de la vie, sortent des sciences réglées, et des sentiers convenus. Il est, nous disent-ils comme si nous l'ignorions, il est le maître de l'idéal, en même temps il a connu toutes les réalités charmantes de 51
la terre, et aussi toutes ses réalités poignantes ; sa barque nous emmène loin des rives vulgaires ; plus de travail, plus de pleurs, plus d'injustice ; on le suit, dans les heures trop lourdes, on se cache avec lui pour pleurer, mais aussi pour rire, pour chanter, pour laisser bondir son cœur, en s'écriant : « O Jésus ! ô mon maître ! je vous connais, je vous entends, je vous verrai ! Doux est votre joug et, avec vous, la vie est un fardeau léger ! » Les incrédules croient nous apprendre tout cela, à nous qui le savons, qui le goûtons tous les jours ! Puis, chacun de ceux qui réduisent Notre-Seigneur à la taille d'un homme, se prennent eux-mêmes pour mesure. Le philosophe en fait un penseur, le jurisconsulte admire en lui le réformateur des lois, l'homme d'État le proclame un grand fondateur, l'historien un grand caractère, l'homme de progrès un grand rénovateur, le poëte chante en lui l'âme tendre, et voici, dans quelques chapitres de M. Renan, un nouveau Jésus à l'usage des gens de lettres et des paysagistes. Cet homme épuise déjà la renommée de vingt grands hommes. Nous, chrétiens, nous le prenons simplement tel qu'il fut ; or il fut tout cela, mais plus que cela. Il était homme, vraiment homme ; il était Dieu, vraiment Dieu. Nous avons besoin qu'il soit homme, afin d'agir comme lui ; nous avons besoin qu'il soit Dieu, afin de croire en lui ; nous qui 52
cherchons dans Jésus, non pas un modèle pour les peintres et un sujet de discours, mais le guide et le soutien des gens de labeur ; nous qui cherchons dans l'Évangile une vraie religion, le viatique de ceux qui vivent, qui souffrent, qui travaillent et qui meurent, et non pas un plaisir de lettré, un roman pour lire au printemps sous les grands bois et dans les prés fleuris.

Cependant, recevons ce qu'on nous donne, et convenons que la statue élevée par M. Renan, dans les derniers passages que nous avons cités, est grande, imposante et belle.

IX

Fermons à présent le livre, et tâchons de résumer sincèrement les impressions qu'il provoque.

Quelle opposition !

On dirait que l'auteur a rencontré dans sa vie deux Jésus, l'un grand et l'autre petit, l'un surhumain, l'autre vulgaire ; il semble poursuivi par une grande ombre au moment où il trace une chétive image. Quel abîme entre cette vie et cette œuvre !

La vie de Jésus est celle d'un villageois obscur et singulier, qui vit en rêveur et meurt en héros.

L'œuvre de Jésus est la transformation des âmes, des cultes, des lois, des sociétés, jusqu'à la fin des temps, en un mot le renouvellement du monde.

Entre la vie et l'œuvre, le contraste est démesuré, l'incompatibilité est absolue. Entre ce petit Juif et ce colossal réformateur, il n'y a pas de proportion. Ou cet homme n'a pas fait cette œuvre, ou, s'il a fait cette œuvre, il n'est pas cet homme ; bien plus, il n'est pas un homme. J'interpelle les monarques et les philosophes, un César, un Platon, un Charlemagne, un Newton. Ces noms immenses se rapetissent, et on ne peut les prononcer sans sourire à côté du nom de Jésus. Quelle épée a ainsi changé la face de la terre, quelle parole, quelle plume, a ainsi changé le fond des cœurs ? Non, non, cet homme n'est pas un homme s'il a ainsi transformé les hommes. Il est Dieu, car il l'a fait. Il est Dieu, car il l'a dit, et si vous l'avouez sage et véridique, il faut le proclamer Dieu, ou bien il a menti en dépit de tous vos efforts pour dissimuler sa dissimulation. Il est Dieu, car les témoins le disent, et vous les croyez sur les faits naturels qu'ils ont vus, pourquoi les contredire sur les miracles qu'ils ont vus de même ? Pourquoi ? Parce que, dites-vous, on n'a jamais vu de miracles. Or, ils affirment en avoir vu, ils sont morts pour cette foi. Non, cela est impossible. Impossible, excepté si Jésus est Dieu. Or, il est Dieu s'il faut le croire, et s'il a fait ce que vous dites. L'œuvre et le miracle s'entrelacent et se soutiennent ainsi fortement, et, à moins de déchirer l'Évangile et de jeter au vent ses pages lacérées, on est poussé par force jusqu'à une conviction énergique et robuste, la certitude, à la foi, non pas sans doute à l'évi-

dence palpable, mais au plus haut degré de certitude où il soit possible de s'élever en ce monde où nous gardons toujours un peu d'ombre, afin de conserver un peu de mérite dans nos affirmations avec un peu de liberté, 55
dans nos actions. Si Dieu se montrait, parlait, descendait, sans voile, sous nos yeux, nous serions tous à plat ventre et lui seul agirait. Notre raison, comme nos yeux, ne voit qu'à demi, assez pour nous conduire ; elle nous conduit, elle nous entraîne au pied de l'autel de Jésus-Christ.

Votre livre m'y conduit lui-même ; il me mène en Galilée, puis à Jérusalem, il me fait vivre avec ces bateliers et ces pauvres femmes, il me fait toucher ce petit berceau, voir ces lacs riants, suivre cette foule émue, vivre à côté de cet aimable maître, monter sur cette colline sanglante où le despotisme et l'hypocrisie l'ont cloué à la croix. Cette idylle tragique me touche un moment, mais je vais passer à d'autres récits, lorsque, avec vous, je me retourne, et, du sommet du Calvaire, je vois s'ouvrir une autre histoire, l'histoire du genre humain, expliquée depuis son début, éclairée jusqu'à son terme, renouée et renouvelée à travers les siècles des siècles, par cette vie, par cette mort, par cette croix !

Quoi ! cette anecdote surannée est encore, après dix-neuf cents ans, la grande, la première, la suprême question, la clef de l'histoire, de la vie, de la mort, de l'avenir !

Mon bon sens et ma bonne foi ne peuvent à ce degré se faire violence. Vos négations tombent sous vos aveux, et si Jésus n'est pas Dieu, je n'ai 56
plus qu'à déchirer la moitié de votre livre avec la moitié des Évangiles, et la moitié de l'histoire des hommes sur la terre.

Mais, hélas ! ce n'est pas seulement ce livre, ce n'est pas seulement l'histoire, ce ne sont pas seulement ces Évangiles qui tombent en morceaux, si Jésus n'est pas Dieu ! C'est la vie, c'est l'âme, c'est l'espérance, c'est la consolation, c'est l'intelligence de ce monde mystérieux. Plus malheureux que si Jésus n'était pas venu car il vaut mieux n'avoir jamais la lumière du soleil que de la perdre, nous voilà plongés de nouveau dans ces froids et noirs problèmes qui assaillent tout esprit digne d'être compté !

M. Renan ne se soucie pas de ces problèmes ; il fait de la critique, il essaye la portée de son arme sur un but qu'il choisit ; il tire, ma maison croule ; peu importe ! il s'agissait de savoir si le canon portait bien la chute de

l'édifice n'est qu'un détail, la preuve est faite.

Non ! non ! il n'est pas possible, il n'est pas permis de séparer les preuves historiques qui établissent l'existence de Jésus des raisons philosophiques qui démontrent la nécessité d'une intervention de Dieu dans le monde pour pardonner et réparer le mal. Si le Messie n'était pas venu, il faudrait l'attendre et le chercher partout, car il nous est nécessaire pour expliquer la vie autant que pour la supporter. La raison 57
démontre que la rédemption était nécessaire, l'histoire proclame qu'elle était attendue, la tradition affirme qu'elle a été, qu'elle est toujours efficace. Comment séparer les pièces de cette perspective, comment tout réduire à une notice biographique arrangée ?

Vous êtes contraint d'aller plus loin.

Si vous faites de l'histoire, parlez de ce qui a précédé, montrez ce qui a suivi, le monde s'enfonçant dans le mal avant lui, le monde s'élançant dans le bien après lui ; ne bornez pas votre peinture à un petit paysage de chevalet.

Si vous faites de la philosophie, et vous y êtes forcé, expliquez-moi, si Jésus n'est pas Dieu, expliquez-moi l'origine du mal et son remède, et dites-moi où nous en sommes, après quatre mille ans de lourdes ténèbres et de fatigantes recherches, sur les questions nécessaires, inévitables, qui s'imposent à chacun des hommes ?

Laissez-moi le dire, le beau style ne suffit pas, la littérature impatiente, la coupe d'or ne fait pas avaler le poison, en de pareilles questions. Et que m'importe que vous trouviez les tirades de saint Jean *lourdes* et *mal tournées*, si elles me donnent la clef du mystère de la vie ! Dans ces deux mots : *lux fiat* ; dans ces trois mots : *hoc est corpus*, je ne cherche pas l'éloquence, je lis une réalité, un ordre d'en haut, une loi vivante, un verbe 58
divin, et non une phrase humaine. Dites-moi, sans style, sans lettres, sans phrases, nettement, grossièrement, si vous voulez, mais dites-moi comment vous m'obligerez à croire ce que Jésus enseigne, s'il n'est pas Dieu, et par quoi vous remplacerez ses doctrines, si je n'y crois plus ?

Pauvre laboureur ! la vie est dure, le travail est pesant, la mort est proche, tu n'as pas voulu naître et tu es né, tu ne veux pas mourir et tu mour-

ras, qui es-tu ? où te mène-t-on ? que te veut cette main cachée, lourde, impérieuse et glacée ? Ah ! tu te résignes, tu t'endors, ou, malgré tout, tu crois, tu aimes, tu espères. Mais il est un être plus malheureux que toi ; c'est le penseur qui cherche, et va s'asseoir sur les bancs de l'école, en quête de la vérité. Il écoute les maîtres, les philosophes, les devins, les prêtres… Quel fatigant labeur ! connaissez-vous rien de plus lourdement insipide que les métaphysiques, si ce n'est les mythologies ? Ennui, horreur, ténèbres ! Philosophes, ai-je une âme ? Oui et non, peut-être ; elle est personnelle ou collective, chimique ou nerveuse, réminiscente ou transformable, voyageuse ou mortelle… Prêtres, ai-je un Dieu ? Oui et non, peut-être : Jupiter ou Vishnou, Çakya, Mahomet, Tot ou Isis, le grand Esprit ou le petit Serpent ; il est un ou plusieurs, débonnaire ou méchant, stupide, jaloux, sanguinaire, avare, impassible… Ennui, horreur, ténèbres ! Seul, Jésus tient au laboureur et au penseur ce langage, accessible à tous deux : 59

« Il est un Dieu, une âme, une vie future, une justice, un amour, une vertu, un idéal aux arts, à la vie, à la terre. Tu es le frère des autres hommes, et je suis votre frère ; j'ai prié, souffert, mérité pour vous ; j'ai vaincu la mort, j'ai ouvert le ciel. Relève-toi, essuie ta sueur et tes larmes ; ris, aime, espère ; je porte ta peine, tu goûteras ma joie. Je suis Dieu, ton Dieu, le seul vrai Dieu. Le monde a un sens, la vie a un but, l'homme a un père. Reconnais dans ta souffrance la justice de Dieu et porte à la souffrance l'amour que tu portes à la justice[98]. Contre la sévérité de ton créateur et de ton juge tu as l'amour infini de son fils, qui a voulu mourir pour toi, et dans ce consolateur de tes peines, tu trouves le rédempteur de tes fautes. »

Mais non ! ce Jésus, c'était un homme distingué, un bon cœur, un discoureur aimable ; il n'était pas au courant de la science, il n'a pas fait de miracles ; ce n'est pas Dieu ; il a un peu trompé et s'est beaucoup trompé ; c'est un Juif poëte, un Ossian galiléen, il n'est pas né comme on l'a dit, il n'a pas été prophétisé, il n'était pas de la race de David ; il est mort, et ce qu'on en raconte est douteux. Ennui, horreur, ténèbres ! Pauvre labou- 60
reur, pauvre penseur, rentrez dans la nuit, allez les yeux fermés au trépas ; riches, amusez-vous follement ; Jésus n'est qu'un homme, l'homme n'est

98. Rémusat, dans la *Vie de Channing*, p. xi.

qu'un malheureux, la vertu n'est qu'une chimère, et Dieu est toujours un problème !

Un problème à la place d'un ami !

Que Dieu soit un ami, que Dieu soit venu en ce monde, cela paraît à bien des esprits un fait inconcevable. Pour moi, cette croyance éclaire et satisfait mon âme autant qu'elle la console.

Si j'en juge par ma raison, la rédemption m'aide à comprendre la création. Oui, l'être parfait n'a pu sortir du bienheureux repos où il se suffit à lui-même et créer librement d'autres êtres que pour sa gloire et par bonté ; et si ces êtres deviennent malheureux et mauvais, n'est-il pas d'une suprême convenance qu'il les relève librement et qu'il les sauve, de même pour sa gloire et par bonté ? Sans ces motifs, je comprends mal la création. Sans cette intervention nouvelle, je ne comprends pas mieux, après la création, le mal et le malheur.

Si j'en juge par mon cœur, la venue de Jésus me semble plus simple encore. Cette visite, s'il est père, qui s'étonnera qu'il l'ait accordée à des enfants malheureux ? Je n'ai jamais lu l'Évangile, je ne me suis jamais arrêté sur cette attention continuelle du Sauveur à guérir les perclus, à donner aux pauvres, à consoler les affligés, sans m'imaginer ce qui devait 61
se passer dans ce cœur adorable. Le lendemain de la victoire, le grand capitaine, si son âme est pétrie de ce mélange de tendresse et de bravoure qui fait les vrais héros, passe sur le champ de bataille, et les yeux pleins de larmes, il recommande les blessés, il voudrait les panser lui-même ; pauvres gens ! il a dû les exposer aux coups de l'ennemi, mais comme il aimerait à cicatriser les blessures qu'il a dû causer ! N'en est-il pas ainsi de Jésus-Christ visitant notre vallée de larmes ? La justice et la miséricorde luttent dans son cœur, et il semble dire à ses disciples : « Consolez ceux à qui j'ai été obligé de faire de la peine ; guérissez et pansez les objets de ma justice. Je ne dois pas les sauver de la mort, mais je mourrai avec eux. »

Ma raison cherchait le Messie, et mon cœur l'attendait, avant même de connaître l'Évangile. Et maintenant, s'il est venu, s'il a parlé, ouvrez l'Évangile : *c'est lui !*

X

Je résumerai de nouveau, sous une dernière forme, l'impression que me laisse ce livre. 62

En dernière analyse, ce qu'il accorde suffit à le combattre.

M. Renan accorde deux choses, l'*existence de Jésus-Christ* et la *transformation du monde par Jésus-Christ*.

Nier l'*existence*, ce serait nier l'histoire dont tous les faits reposent sur ce fait ; les annales de l'humanité sont une trame dont on n'arrache pas une pareille pièce sans jeter le reste en lambeaux.

Il en est de même de la *transformation du monde*, si évidente et si profonde, que sur la carte de la terre et dans la chronologie de ses habitants, on peut exactement couper en deux parties les espaces et les temps où Jésus a été et est connu, les espaces et les temps où Jésus n'a pas été et n'est pas connu. 63

Existence *unique*, sans puissance, sans richesse, sans écrits, sans aucun des moyens ordinaires de l'action des hommes sur les autres hommes, et plus raisonnable, plus pure, plus chaste, plus noble, plus courageuse qu'aucune autre existence quelconque.

Transformation *unique*, influence *unique*, à laquelle on ne peut comparer l'influence d'un autre homme, car personne n'a été ainsi aimé après sa mort ; l'influence d'une autre religion, car le bouddhisme ou le mahométisme ont endormi, amoindri, et non régénéré leurs fidèles ; d'aucune législation, car les lois ne régissent que les actes extérieurs ; d'aucune philosophie, car la philosophie ne convertit pas un peuple ; d'aucune conquête, car la force subjugue et ne persuade pas ; d'aucune institution, d'aucun livre, d'aucune découverte, car les institutions, les livres et les découvertes ne renouvellent pas les âmes et ne fortifient pas les volontés : d'aucune révolution, car aucune n'a fait avancer la justice dans la paix au delà de toutes les frontières.

Existence unique et certaine, transformation unique et certaine.

Or, il faut choisir.

Ou bien le monde a été transformé, en vertu d'un dessein qui remonte à son origine et opérera jusqu'à la fin, par Celui qui l'a fait ;

Ou bien le monde a été transformé, en trois ans, par deux ou trois paroles 64
tombées des lèvres d'un jeune Juif, dont les actes nous sont imparfaitement connus, et dont la vie touchante est visiblement un peu entachée de comédie.

Je dis que la première explication conduit au miracle, et je dis que la seconde conduit à l'absurde.

Or, le miracle dépasse la raison, mais l'absurde la renverse. Opinion pour opinion, ma foi suppose Dieu, la vôtre suppose l'impossible. La mienne console, la vôtre consterne. La vôtre a pour soutien deux ou trois arguments, peut-être un texte d'un certain Papias, beaucoup de savoir et d'art. La mienne a pour appui des textes vénérables, gardés par leurs adversaires non moins que par les fidèles depuis près de deux mille ans. La vôtre et la mienne ont besoin d'une autorité qui interprète les points demeurés obscurs ; mon autorité, c'est l'Église ; votre autorité, c'est vous-même. La vôtre m'oblige à croire à l'inexplicable, la mienne au miraculeux. Comment les concilier ?

Je vous propose de ne plus raisonner et de nous en rapporter à deux témoins oculaires :

J'ai, en effet, devant moi deux témoins, l'un du I^er^ siècle, l'autre du XIX^e^ siècle, tous deux croyables pour ce qu'ils ont vu, récusables pour ce qu'ils n'ont pas vu. L'un, c'est saint Jean, auquel je m'en rapporterai pour la *vie* de Jésus, qu'il a vu au I^er^ siècle. L'autre, c'est vous, auquel je m'en rapporterai pour l'*œuvre* de Jésus, que vous voyez réalisée, après dix- 65
neuf siècles.

Ces deux témoignages réunis font à mes yeux éclater sa divinité.

Tel n'était pas votre but, ou du moins le but de ceux qui comptaient sur votre livre ; vous n'avez pas répondu à leur attente, et je vous en remercie. Ils disaient que vous prépariez à notre maître une croix nouvelle, et que vous sauriez percer Jésus au côté d'un nouveau coup de lance. La main

sur la plaie, je m'écrie une fois de plus : *Dominus meus et Deus meus.*

Augustin Cochin.